

Témoignage de Wanda Koprowska

Notre premier travail dans les champs consista à planter du lupin. Il ne s'agissait pas de le semer, mais bien de le planter. Sur des plates-bandes faites par une machine, dans des sillons que nous devions approfondir avec nos doigts. Il fallait mettre cinq à six graines, les couvrir d'une couche de terre et aplatir le tout. De 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir, nous ne faisons rien d'autre. Pendant tout ce temps, nous étions courbées. Nous n'avions le droit de nous redresser que pendant la pause de midi qui durait 20 minutes. C'était supportable encore lorsqu'il faisait beau, mais quand il se mettait à pleuvoir nous étions désespérées. Pour avoir mis ne serait-ce qu'une seule graine de trop, le chef nous frappait sans pitié. Pourtant, ces petites graines collaient obstinément à nos doigts couverts d'argile et de terre. Nos mains, à cause du froid, refusaient d'obéir, et comble de malheur, ce travail devait être exécuté très vite car, à chaque arrêt, de nouveaux coups tombaient sur nos épaules. Combien de larmes recueillit cette terre ? Des larmes mais aussi du sang. Tout cela donna naissance à de belles plantes. Personne ne serait en mesure de décrire combien d'efforts et de souffrances nous coûtèrent ces champs de lupin. D'abord il fallait planter, puis arracher les mauvaises herbes. Ensuite, lorsque le lupin avait déjà une dizaine de centimètres, nous devions remuer la terre autour des plantes (...). Il fallait répartir l'engrais en couches très minces et d'une épaisseur égale ; dans le cas contraire, lorsque l'Oberscharführer voyait de petites mottes de terre, il ordonnait de refaire tout le travail sur toute la surface du champ. Nous n'avions pas un seul instant de répit. L'engrais dispersé, le champ fut de nouveau labouré et la terre retournée à l'aide d'une herse. Ces deux dernières tâches avaient été confiées aux hommes. Plus tard, dans ce champ, nous dûmes encore planter des pommes de terre (...).

Cette fois-ci, on nous ordonna de nous occuper du foin. Là aussi, de nombreuses détenues trouvèrent la mort. Nous devions faire chaque jour 10 kilomètres pour arriver sur le lieu de travail, près de Rajsko.(...)Nous nous levions à 3 heures du matin pour partir à 4h30. Nous revenions dans notre bloc à 9 heures du soir. C'était dur, très dur. Nous n'avions plus envie de manger ce que nous recevions dans les colis envoyés par nos familles. Le travail inhumain, le manque de sommeil, les yeux que l'on arrivait plus à fermer, les paupières toutes rouges et enflées. Deux semaines à peine de ce travail dans le foin, nous n'en

pouvions plus... Le mécanisme de notre organisme se révoltait et contre cela il n'y avait rien à faire.